

H-France Review Vol. 18 (January 2018), No. 16

Adelaïde Cron, *Mémoires féminins de la fin du XVIIe siècle à la période révolutionnaire. Enquête sur la constitution d'un genre et d'une identité*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2016. 286 pp. Bibliographie et index. €16.50 (pb). ISBN 978-2-8785-4686-6.

Compte-rendu par Marie-Laure Girou Swiderski, Université d'Ottawa.

Ce livre propose l'étude des mémoires féminins en France des années 1680 à 1800. Le sous-titre est l'énoncé d'un objectif, celui de la « constitution d'un genre et d'une identité des mémoires féminins » (p. 24) puis d'un programme : tenter « de poser des jalons pour une histoire des mémoires féminins au dix-huitième siècle » (p. 24).

« Poser des jalons » c'est bien ce que fait l'auteure. Après avoir en introduction posé le problème en montrant les difficultés que devront affronter les mémorialistes : absence de modèles, changement de l'image de la femme, rappelé la distinction à faire entre mémoires et autobiographie, et souligné l'épineuse question de l'écriture au féminin, Adelaïde Cron annonce son corpus qui fera l'objet d'une présentation en trois temps : le premier volet intitulé « Corpus » (pp. 20-24) précise l'époque et nomme les auteurs (une quinzaine) ; « Essai de périodisation » (pp. 29-37) met les œuvres en contexte ; les chapitres suivants présentent en deux « vagues » les deux groupes d'auteures retenues : de 1675 à 1720, puis de 1755 à 1793. Ces deux chapitres comportent une biographie et une bibliographie pour chacune. La deuxième partie, « Le récit de vie des mémorialistes », se concentre d'abord sur deux grandes périodes de la vie féminine, l'enfance, sujet nouveau à l'époque, où on parle aussi d'éducation puis les rapports entre hommes et femmes, et le mariage. Les deux derniers chapitres, eux, portent sur l'importance du savoir et de l'écriture, et le temps au féminin. L'ensemble représente des éléments majeurs de la vie féminine, atouts ou épreuves, avec leur lot d'interdits à contourner faute de pouvoir les vaincre. La dernière partie, plus courte, présente en trois chapitres les stratégies des mémorialistes pour se donner une légitimité. Le dernier chapitre, enfin, esquisse les voies nouvelles qu'emprunte, au tournant du siècle, l'écriture de soi au féminin pour triompher des obstacles qui la briment encore. [1]

Ainsi, on le voit, d'un bout à l'autre de sa démarche, l'auteure n'aura cessé, depuis les diverses mises au point de l'introduction, de rappeler le tabou de l'écriture et surtout de la publication qui rend le projet d'écrire sur soi, dangereux sinon même impossible à réaliser, pour une femme. Parallèlement, le texte nous fournira constamment des exemples de subterfuges grâce auxquels celles qui veulent écrire leur vie, sinon la publier, vont réussir à mener à bien leur entreprise, envers et contre tout.

Qui cette étude peut-elle intéresser ? Notre époque se passionne tout particulièrement pour les sujets qui touchent à l'écriture de soi et aux différentes formes qu'elle emprunte, aujourd'hui comme autrefois. C'est à ce domaine que le livre de Cron apportera le plus de nouvelles perspectives. Par ailleurs l'ensemble des travaux, associés aux études des femmes, qui s'efforcent de retrouver les textes écrits par des femmes, injustement écartés, n'a pas encore réussi à rendre aux auteures la place qui leur revient dans nombre de genres. Cron se montre très consciente des pièges que tend à la critique la question de l'écriture féminine. Elle n'en dresse pas moins un fascinant tableau de l'inventivité dont les femmes ont su faire preuve sur ce sujet précis de l'écriture de soi pour réussir à écrire des œuvres qui ne soient pas condamnées mais rendent

au contraire justice à ce qu'elles croyaient être leur vécu. A ce titre, ce livre intéressera également tous ceux qui travaillent sur la contribution des femmes à la littérature d'ancien régime mais aussi les historiens des idées, les sociologues, et les spécialistes de la vie privée.

L'intelligence du choix de l'époque, de la durée, des auteures, et des œuvres est une des forces de ce texte. De l'après-Fronde au cœur de la Révolution, sur plus d'un siècle donc, l'ouvrage cherche à rendre compte des changements qui influent sur la manière d'envisager l'écriture de soi. Le choix des auteures est à la fois judicieux et audacieux. Il offre ainsi une grande variété de destins et d'œuvres, une majorité d'auteures aristocrates dont quelques étrangères, mais aussi des protestantes et même des roturières. Ce corpus offre ainsi suffisamment de contrastes pour illustrer des approches différentes de l'écriture mémorialiste. Mais on y décèle aussi des parentés, sinon des constantes qui font pressentir comment évoluera ce genre encore naissant. On peut savoir gré à Cron de n'avoir pas craint d'étudier des textes peu connus à côté d'autres déjà célèbres. Les analyses souvent très fouillées qu'elle donne des œuvres les plus originales font découvrir la richesse de ces textes méconnus. La bibliographie est adéquate. L'auteure connaît bien les mémoires de l'époque précédente, et la production romanesque des dix-septième et dix-huitième siècles. Elle peut donc signaler les ressources que les mémorialistes ont su emprunter pour s'essayer à de nouveaux genres d'écriture et initier ce qui deviendra au dix-neuvième siècle l'autobiographie au féminin.

Il semble que « enfances » est un thème où les mémorialistes ont vraiment innové, faute de modèles adéquats. L'enfance au dix-septième siècle n'est pas jugée importante. Seules les biographies de rois ou de grands hommes, héros ou saints, vont chercher, dans cet âge indécis, l'esquisse de la sainteté ou de l'héroïsme du personnage évoqué. Les mémorialistes retenues ici ne sauraient prétendre à un tel statut. L'enfant, au contraire, a mauvaise presse ; fruit du péché, on le juge tout entier du côté du mal d'autant plus que sa raison, pas encore formée, ne peut lui venir en aide. Mais alors pourquoi raconter son enfance ? Il semble que les mémorialistes disposent de plusieurs raisons pour traiter ce sujet comme le bonheur de revivre des temps heureux au cœur même de la tourmente (Mme Roland), ou, au contraire, d'éprouver de cuisants regrets en rappelant le paradis perdu avant les malheurs qui l'ont suivi (Mme Staal-Delaunay). Le plus souvent, il s'agit de commencer à bâtir de soi une meilleure image, surtout quand les mémoires ont un motif apologétique : certaines, en effet, ont beaucoup à se faire pardonner. Le récit d'enfance est alors une *captatio benevolentiae*, destinée à bien disposer le lecteur à leur égard.

La naissance, le rang sont importants, l'éducation revêt aussi un poids particulier. Le fait de pouvoir se dire bien éduquée n'est pas sans impact sur leur dessein : si elles ont appris à bien écrire, le public les croira peut-être capables d'écrire leurs mémoires. Certaines d'entre elles, d'ailleurs, soutiennent que leur bonne éducation n'a servi, selon elles, qu'à confirmer une exceptionnelle précocité. Si les pédagogues ont une grande importance, les parents aussi. Certaines, même de très haut rang, accusent leurs parents d'avoir négligé leur éducation. Mais de bons parents, comme ceux de Mme de La Guette, la font bien éduquer tout en respectant ses goûts parfois masculins. Manon Roland souligne la volonté des siens de lui fournir malgré leur rang modeste la meilleure éducation possible faisant d'elle une femme lettrée à la culture impressionnante. Mais c'est surtout les mères qui aident leur fille par leur exemple à faire les bons choix : les deux protestantes, Charlotte de la Trémoille et Mme Dunoyer, ont puisé là le courage de conserver leur foi.

Quelques-unes manifestent une profonde curiosité pour cet être différent et familier qui fut soi. On découvre même des efforts pour se mettre à la place de l'enfant et comprendre sa vision de la société qui l'entoure. Elles évoquent ses tentatives de rébellion contre les êtres dont il dépend quand ils ne lui manifestent pas d'affection. Elles prennent plaisir alors à évoquer ses mauvais tours, forme de vengeance contre une pénible dépendance. Elles n'adhèrent pas à l'image de l'enfant mauvais. Au contraire, même une protestante encline au pessimisme comme Mme de la Trémoille semble persuadée que ce n'est pas la grâce mais le développement de sa raison, et le passage du temps, qui lui ont permis de triompher de ses défauts d'enfant.

Elles ont foi dans le devenir de l'enfant. On voit s'esquisser en même temps une volonté de ne pas l'enfermer dans une description unificatrice, le souci de préserver une flexibilité qui ne figera pas les multiples possibles de la croissance et le développement des qualités que l'adulte se félicite d'avoir pu acquérir à cette époque, la force de caractère par exemple. Ainsi se fait jour dans nombre de ces textes la volonté de donner à l'enfance une place importante dans une vie dont les composantes offrent un contraste avec le passé ou au contraire étaient déjà en germe à cette époque.

Pour traiter des rapports hommes-femmes, Cron choisit la vie rocambolesque de trois femmes mal mariées, qui, malgré leur enfermement au couvent et des sanctions diverses, tenteront sans cesse d'échapper à l'emprise de maris jaloux ou intéressés, en fuyant et en entretenant de multiples relations scandaleuses. Elle verse ainsi au dossier du sort des femmes mariées à l'époque un document accablant. On y découvre en effet la toute-puissance maritale et l'incapacité des femmes à mener leur vie comme elles l'entendent. Dans les rangs élevés de la société, le mariage, contrat social, est décidé par le pouvoir, sans que les intéressés, surtout les jeunes filles, aient voix au chapitre. Une fois mariée, plus d'échappatoire, la séparation de corps et de biens ne rend pas à la femme sa liberté. Tenue pour adultère ou libertine, elle est passible du couvent ou même de la prison.

En écrivant leurs mémoires, ces trois aristocrates, les deux sœurs Mancini, Mme de Courcelles et Mme Dunoyer, protestante roturière, qui a subi le même sort, s'élèvent contre l'injustice de leur condition. Elles ne craindront même pas de porter leur cause devant le public en publiant de leur vivant, au grand scandale de leurs contemporains, ces mémoires sulfureux. Elles ont bien compris que leur réussite dépendait de leur façon de narrer cette vie peu recommandable. Les reproches au mari, la référence au destin malheureux mais plus surprenante aussi, chez certaines, une manière enjouée de narrer les péripéties de leurs aventures, autant de moyens par lesquels elles espèrent susciter la sympathie plus que le blâme. Leur condition étant celle de beaucoup d'autres femmes à l'époque, leur démarche a provoqué souvent plus de curiosité que de rejet. Elles surprennent le lecteur par leur optimisme en dépit du sort et l'humour qui ridiculise leur persécuteur au lieu de s'en plaindre.

Comment ne pas rapprocher alors les trésors d'audace et de ténacité dont ces femmes font preuve dans l'adversité, de la recherche constante de nouveaux moyens d'expression leur permettant d'écrire leur vie et de la publier, quelque troublant que soit son contenu ?

La deuxième moitié du livre, avec ses cinq chapitres s'appuiera essentiellement sur les auteures de la « seconde vague », Mmes de Staal-Delaunay, d'Épinay, Roland, de Genlis et de Chastenay, avec quelques mentions à Mme d'Oberkirch : deux roturières, quatre aristocrates, mais une même problématique. Dans « Le temps féminin » s'illustreront deux manières bien différentes de ressentir le temps, forme d'échec et de lente destruction pour Mme de Staal, là où Mme d'Épinay a trouvé au contraire l'occasion d'un développement personnel et d'une libération. Auparavant, « Femme savante, Femme écrivante », aura prouvé que toutes avaient deux atouts de taille pour devenir des mémorialistes de talent : l'appétit de savoir et le talent d'écrire.

Mais là où Mme du Châtelet voyait une des seules voies du bonheur féminin,^[2] pour la plupart des femmes, le savoir peut devenir l'instrument de leur perte. « On a attaché presque autant de honte au savoir des femmes qu'aux vices qui leur sont les plus défendus » (p. 176). Cette remarque de la marquise de Lambert dans « Réflexions nouvelles sur les femmes » s'applique encore parfaitement ici.^[3] Et l'écriture qui, pour nombre d'entre elles, est un plaisir a aussi ses servitudes : une femme ne peut prétendre écrire sur tout.

La troisième partie se demande « Comment peut-on être mémorialiste ? ». « Le cas des dédoublements » évoque diverses voies d'évitement par lesquelles les auteures esquivent ce titre. Elles éparpillent plutôt leur récit de vie dans plusieurs textes qui, lus ensemble, se révèlent écriture de soi mais lus séparément, peuvent passer pour un roman. Quelle attitude paradoxale : prendre appui sur un genre méprisé, le roman, pour échapper à la honte d'avoir parlé de soi ! Pourtant entre 1720 et 1755, la cote des romans-mémoires

a bien augmenté. Ils ont prouvé que la vie privée pouvait devenir un thème romanesque. Pour les mémorialistes elle devient le substitut rêvé de l'alibi traditionnel des mémoires : le témoignage historique. Désormais on peut penser que témoigner de son vécu est suffisant.

Le dernier chapitre, « Hybridités génériques » montre comment, des années 1750 à 1800, les mémorialistes s'approprient peu à peu ce genre en empruntant des genres voisins : lettres, romans, journal. Le cas limite est celui de Mme d'Oberkirch dont les mémoires contiennent un journal de voyage, des lettres de sa meilleure amie, les mémoires d'une autre femme, des ébauches de roman, un témoignage sur la fin de l'ancien régime, etc.... D'autres utilisent des « dérives dissertantes » pour faire passer, dans le discours mémoriel, une écriture sérieuse habituellement interdite. Par toutes ces démarches nouvelles, les mémorialistes entendent se tailler, dans un genre qui n'existait pas vraiment et qu'elles ont contribué à développer, la place qui leur revient.

À partir d'un échantillon modeste (moins de vingt noms), ce livre présente un panorama d'œuvres d'une variété impressionnante où s'invente une autre façon de se dire en assumant les secrets, les non-dits, le scandale parfois mais aussi les audaces (la fierté de Mmes de Genlis et de Chastenay revendiquant le titre, si redouté par d'autres, de « femme-auteur »). Ainsi les contraintes de la place congrue accordée aux auteures (seulement les « petits genres », interdiction de se risquer dans les grands) les ont poussées à évincer l'Histoire, à se faire le témoin des détails de la vie privée féminine et à en tirer malgré tout une certaine valorisation. La tourmente révolutionnaire suscitera bientôt des œuvres toutes différentes marquées par un retour en force de l'Histoire et de diverses formes d'héroïsme.

NOTES

[1] L'ouvrage se divise en trois parties majeures : « Les mémoires féminins : un ensemble composite et complexe » ; « Entre topique et affirmation d'une singularité : le récit des mémorialistes » ; « Formes et énonciation ».

[2] Madame du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, préface d'Élisabeth Badinter (Paris : Éditions Payot et Rivages, 1997), p. 53.

[3] Anne Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert, *Œuvres de Madame la marquise de Lambert, rassemblées pour la première fois. On y a joint diverses pièces qui n'ont point encore paru, avec un Abrégé de sa vie* (Amsterdam : Compagnie, 1747), p. 176.

Marie-Laure Girou Swiderski
Université d'Ottawa
margirou@uottawa.ca

Copyright © 2018 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.